

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de Collège (Suite) :
partie XIV. Une année au Collège St-Michel,
Ma classe de Physique 1865-66

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 26, p. 82-88

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Mes souvenirs de Collège (Suite.)

XIV. Une année au Collège St-Michel Ma classe de Physique 1865-66

Or, ce n'est guère qu'à Fribourg, que je pouvais faire ma physique. D'ailleurs, la raison qui m'avait empêché d'y aller dès le commencement, ne se faisait guère plus sentir, étant donné mon âge et ma formation. Peut-être aussi le Collège St-Michel, où l'on venait de procéder à la béatification du fondateur, le P. Canisius, s'était-il amélioré. Enfin, n'importait-il pas que j'entrasse en rapports avec mes propres compatriotes, les Fribourgeois ? Je songeai d'abord à entrer à l'Internat. M. Sansonnens, chapelain de Progens, que je fréquentais un peu, voulut bien, lui qui connaissait Fribourg, m'accompagner dans le voyage que je fis à cet effet. Nous allâmes d'abord chez le recteur du Collège, M. l'abbé Etienne Favre, qui nous reçut très bien, mais me dit qu'étant donnés les inconvénients du système de demi-internat adopté pour les élèves de Philosophie et de Physique, mieux valait, pour moi, entrer comme externe, et il nous envoya à la librairie Meyl, où l'on avait de la place pour deux pensionnaires. Le conseil fut suivi de point en point, et ma place était arrêtée chez M^{me} Vve Meyl, quand nous repartions pour la maison.

Je fis ensuite, pendant ces vacances de 1866, une

promenade dans la Gruyère, concertée avec Dumas, Castella et Pythoud. D'Albeuve, où l'on s'était réuni, nous montâmes au chalet de Castella, qui était sous le Vanil Blanc, près de la Dent-de-Lys. C'est là qu'on se sépara dans l'après-dîner, mes camarades pour redescendre à Albeuve, et moi pour rentrer à Fribourg par Châtel-St-Denis. Mais à peine étais-je au nord de la Dent-de-Lys, dans la vallée de la Veveyse fribourgeoise, qu'un formidable orage éclata pour ne cesser de pleuvoir que le lendemain. Après avoir cherché un abri dans un chalet, il ne me resta plus qu'à me laisser mouiller, et à achever mon voyage le plus rapidement possible, en évitant de me montrer.

J'employai le reste des vacances à relire, mais cette fois un peu attentivement, la philosophie fondamentale de Balmès, où j'avais de la peine à voir bien clair, parce qu'on n'avait pas assez attiré mon attention sur le subjectivisme du Cartésien et de Kant par opposition à l'objectivité de la perception et de la connaissance dans le système d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin. S'il est vrai que M. Gard ait été rosminianiste, cela expliquerait le vague où il m'avait laissé sur ce point, et la trop grande importance qu'il attachait peut-être à la question des critères de vérité. A Fribourg, M. Bapst n'était pas de taille à m'éclairer sur la question, et plus tard, à Rome, le P. Palmieri n'avait pas assez rompu avec le cartésianisme, pour m'amener à la résoudre tout à fait.

En philosophie, on se fait parfois des convictions qui devancent de beaucoup l'évidence et la véritable certitude.

Il ne m'est pas resté un souvenir bien net de mon installation au Collège de Fribourg, probablement parce que j'étais plus avancé dans la vie et que j'attachais moins d'importance aux petits détails et à la nouveauté des objets. Etant externe, je ne voyais pas les professeurs de bien près, et mes condisciples n'étaient plus tout

pour moi ; je ne trouvai plus que quelques-uns de ceux que j'avais eus à St-Maurice, entre autres, Castella, Pythoud et Baptiste Gay, qui étaient au Lycée, le dernier dans la même classe que moi. Mais j'entrai davantage en contact avec le monde, non pas avec le grand monde ou le monde élégant, qui m'est toujours resté étranger et ne m'a jamais attiré, mais avec le demi-monde de ma pension, et du voisinage immédiat. Ma maîtresse de pension, dont j'avais connu le fils Philippe à St-Maurice, la veuve Meyl, libraire, était une bonne personne, mais si peu lettrée qu'elle ne savait pas même écrire, ce qui, pour une citadine d'une certaine importance, et surtout pour une libraire, était vraiment phénoménal. Bien qu'elle eût déjà un certain âge, puisque sa fille, qui venait d'être emportée par une phtisie, avait achevé son pensionnat et était déjà une grande demoiselle, très intelligente, disait-on, elle n'eût pas dédaigné une nouvelle union, si l'occasion s'en fût présentée. Elle avait, comme fille de magasin, une ancienne amie de sa fille, M^{lle} Ecoffay, qui avait de l'instruction et de la tenue, mais que le second mariage de son père laissait sans protection et presque sans ressources. Celle-ci aurait pu être dangereuse pour des collégiens, si elle n'avait déjà été complètement accaparée par un M. Sermoud, revenu de Russie, gruyérien comme elle, qui l'épousa d'ailleurs après Pâques et la laissa bientôt mourir dans un besoin qui était près de la misère.

Par contre, la cuisinière n'aurait pu, vu son âge et ses allures, inspirer le moindre soupçon.

Mais nous passions constamment au magasin et nous y séjournions même pendant les récréations, ce qui nous valait d'y rencontrer toutes sortes de personnes, avec qui nous causions et que nous aidions volontiers à servir. Dans une librairie de caractère religieux, les ecclésiastiques affluaient avec les hommes d'étude, les professeurs et les écoliers des deux sexes. Les dames

et les demoiselles du monde y venaient aussi, quoique plus rarement. Nous autres, bien placés pour observer ce monde de près, nous en découvriions sans peine les défauts et les travers, et nos conversations, surtout quand nous étions à table, roulaient régulièrement là-dessus. Naturellement, si ce genre de vie eût duré indéfiniment, il nous eût rendus cancaniers.

A Fribourg, il y avait déjà l'Ecole secondaire des jeunes filles, qui contrastait avec les pensionnats de demoiselles tenus par les Visitandines et les Ursulines. Les demoiselles de l'Ecole secondaire s'occupaient volontiers, et plus qu'il n'eût convenu, des grands élèves du Collège. Elles les attendaient au sortir des cours, les poursuivaient dans la rue, leur envoyait même des billets et cherchaient à s'approcher d'eux jusque dans les églises, à l'occasion d'une dévotion quelconque. Ce manque de retenue, s'ajoutant d'ordinaire à un extérieur négligé et à un certain laisser-aller, m'inspirait plutôt de la répulsion ; mais il y avait des étourdis qui se laissaient prendre, des polissons qui ne correspondaient que trop bien. Je dois avouer que, vues de près, les personnes du sexe ne répondaient pas à l'idée que je m'en étais faite à l'époque où je ne les apercevais que de très loin ; il leur manquait toujours, si non le charme extérieur, du moins ou l'intelligence et l'esprit, ou la tenue morale et les véritables qualités du cœur. Pour m'être développé dans l'isolement, j'étais devenu difficile. Supposé que j'eusse songé à me marier, la déception que j'aurais éprouvée m'eût arrêté avant l'engagement, ou bien je me serais trouvé malheureux après coup. L'externat ne fit donc que me confirmer dans ma vocation, et cela par suite de ma tournure d'esprit et de mes antécédents. Je continuai, du reste, à fréquenter très assidûment les sacrements, me confessant au Collège, où je trouvais régulièrement soit M. Wicky, notre prédicateur, soit M. Frossard, ou quelque autre professeur.

Pour la communion, j'allais volontiers à Notre-Dame, tout près de ma pension.

Je ne tardai pas, du reste, à me lier avec de très bons camarades. Baptiste Gay m'avait rejoint de St-Maurice, mais je ne le voyais guère ailleurs qu'en classe, où il s'asseyait à côté de moi pour se faire aider. Jobin, un Jurassien venu de La Chaux-de-Fonds, devait rester laïc et ne fut pour moi qu'un camarade ordinaire. Mais je me retrouvais Fribourgeois, et c'est avec mes compatriotes que je me liai. Nuoffer, Reidy et Kratinger avaient le tort qu'ont facilement les bourgeois de Fribourg, de ne pas penser tout à fait comme les autres ressortissants du canton en matière politique, bien qu'ils n'appartinssent pas au parti adverse et qu'ils se destinassent à l'état ecclésiastique. Nous nous entendions mieux avec Denier, un Uranais que je devais revoir curé d'Attinghausen, ayant encore son musée d'archéologie, qu'il vendit à la Confédération pour 70.000 francs. Mon camarade préféré était Victor Defferrard, précepteur à Bonnes-Fontaines, qui mourut Doyen d'Autigny. François Castella, qui avait commencé comme externe avec Pythoud, également venu de St-Maurice, passa bientôt à l'Internat, où je le voyais rarement. Il était plus jeune que moi, trop jeune pour être externe. Sa mère étant venue le voir un jeudi, le trouva en pleine kneipe, avec ses camarades de pension ; séance tenante, elle le conduisit à l'Internat, où il dut rester jusqu'à la fin du collège. Quant à mon camarade de pension, un Gaudin, de Genève, il fut remplacé, vers le nouvel an, par un Villemot, du Jura Bernois. Je revis plus tard Gaudin à Rome, où il était soldat du Pape ; après diverses aventures, il finit par mourir fou, encore jeune. Villemot se brouilla avec la discipline du collège ; il quitta vers Pâques. Après avoir été trop choyé par les professeurs, il s'était dérouté ; il mourut à Morat, ayant passé au vieux-catholicisme, sans autre conviction que son inconduite et son irrégulier.

En 1857, lors de mon départ pour le collège, le père Suard et mon père avaient reproché au collège de Fribourg de s'être réorganisé en faisant autrement que les Jésuites et en gardant trop d'éléments de l'Ecole cantonale. Sept ans s'étaient écoulés depuis, mais le Directeur de l'Instruction publique, M. Charles, restait toujours là. C'était un libéral, ayant de la religion pour son compte personnel, mais, préoccupé de reléguer le prêtre à la sacristie, il se méfiait des prêtres du collège et de l'Evêque lui-même. Au collège même, on avait à se plaindre de son immixtion continuelle dans les questions de discipline et les autres affaires intérieures. A l'occasion de sa fête et au nouvel-an, les élèves allaient le complimenter, et il donnait volontiers des dispenses et des permissions ; c'est lui qui prononçait en dernier ressort sur les admissions, et aucune expulsion ne pouvait être prononcée sans la ratification du Conseil d'Etat, c'est-à-dire sans lui. Le directeur (on n'avait pas rétabli le titre de recteur), M. Favre était un simple agent d'exécution, dont la fonction principale consistait à gronder et à punir. Il était, du reste, comme M. Charles, peu favorable aux Jésuites, ses anciens professeurs, et, très économe, ce qui nuisait à son influence, on ne lui savait pas assez gré de sa tenue, toujours digne. Le corps enseignant manquait d'homogénéité, non seulement parce qu'il se composait moitié de laïcs et moitié d'ecclésiastiques, mais encore parce que ni les uns ni les autres ne s'accordaient bien entre eux et n'appartenaient à la même tendance. Notre professeur de Physique, M. Charles Buman, était un catholique convaincu et fervent et franchement conservateur en politique, préoccupé de donner le bon exemple aux élèves, ne pactisant jamais avec la partie adverse, parfois un peu étroit dans ses idées de patricien, mais exerçant sous bien des rapports une meilleure influence que nombre d'ecclésiastiques. D'autres professeurs laïcs, ex-séminaristes, comme MM. Lance, Eichhorn, Pahud et

Blanc (celui-ci encore simple surveillant), gardaient peut-être trop pour eux les sentiments religieux qu'ils avaient à divers degrés. Puis il y avait les restes de l'Ecole cantonale, MM. Ducotterd, Sottaz (haineux et agressif), Dietrich (qui devait bientôt mourir) et Mauron, qui représentaient le parti radical. Sans être radical, M. Grangier cherchait à influencer les élèves dans le sens défavorable à la discipline du collège, à l'état ecclésiastique et au parti conservateur, comme je pus m'en convaincre par ma propre expérience, alors que, venant à la librairie, il nous menait à la brasserie voisine ; très frondeur, il faisait de l'esprit aux dépens de tout. M. Bourqui, qui prenait pension comme nous à la librairie Meyl, était encore radical et écrivait dans le *Journal de Genève* contre le gouvernement de Fribourg ; mais il avait un bon fond de religion et de la droiture, ce qui lui valut, lors du Kulturkampf, étant alors directeur de l'Ecole secondaire de Delémont, de revenir au parti conservateur.

Parmi les ecclésiastiques, quelques-uns, comme MM. Bruhin et Naef, manquaient d'influence ; d'autres, comme MM. Lhémann, Caillat et Gremaud, auraient peut-être mieux pu exercer la leur. Quelques-uns en avaient suffisamment, et plutôt de la bonne : tels MM. Frossard, Chatton et Bovet. Le recteur, M. Favre, manquait un peu d'autorité, et revenait trop aux détails de discipline et d'économat. Un professeur, qu'on ne peut classer, parce qu'il portait l'habit ecclésiastique sans être dans les Ordres, M. Bapst, était digne et bien intentionné, mais sans grande influence, parce qu'il ne se mêlait de rien en dehors de sa classe. Enfin, le professeur de Mathématiques, du Lycée, M. Moret, était nul en dehors de sa branche, qu'il enseignait avec clarté, mais sans autorité. Les choses en étaient donc encore à peu près comme en 1859 ; on avait eu raison de m'envoyer de préférence à St-Maurice, où le corps enseignant était plus homogène et présentait, au point de vue religieux, de meilleures garanties.

(A suivre)

Mgr JACCOUD
ancien recteur de St-Michel.